

Clinique du désir, l'analyste à l'oeuvre

Didier Ledent¹

L'objet de ce travail n'est pas de proposer des réflexions théoriques concernant le désir de l'analyste mais bien d'en proposer une illustration clinique. Peut-être pourrait-on dire très simplement – trop simplement – que celui-ci est à l'oeuvre dès l'instant où l'analyste consent à se laisser déloger par les exigences de la clinique.

Dès lors, la vignette clinique que je vous propose sera abordée uniquement sous cet angle. Il s'agit d'un travail qui dure depuis 4 ans, à raison de deux fois par semaine, en face-à-face.

Axelle a 25 ans quand je la rencontre pour la première fois, elle a beaucoup hésité à entamer des études supérieures. Elle a décidé de rencontrer un psychologue car elle éprouve dans sa vie de grandes difficultés à exister, la «douleur d'exister» telle que l'évoque Lacan et dont il affirme la portée structurelle². Néanmoins, cette question de l'être-pour-la-mort surgit le plus souvent au cours de la cure, dans l'avancement de celle-ci. A l'inverse, Axelle l'amène d'emblée comme si la question de la fin de l'analyse apparaissait à son début, comme si le travail commençait d'emblée par buter sur la castration.

-
1. Je remercie Mme Nicole Stryckman pour ses précieux commentaires lors de l'élaboration de ce travail.
 2. J. Lacan, « Kant avec Sade », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 778. Par ailleurs, on se référera utilement au livre d'Olivier Grignon « *Le corps des larmes* », Calmann-Lévy, 2002, qui traite largement de cette question en l'articulant à la Passe et au désir de l'analyste.

1. La question de la parole

En séance, son discours est constamment interrompu, elle commence ses phrases et ne les finit pas, me disant parfois qu'elle ne sait plus ce qu'elle veut dire. Elle a peur d'être jugée par moi, elle réfléchit longuement, puis, si cela semble acceptable au regard de son surmoi, elle s'énonce. Le doute est présent dans le discours lui-même. Souvent, face aux questions extrêmement banales que je lui pose, elle reste interdite, elle ne sait pas ce qu'il faut répondre, ce qui semble l'atteindre narcissiquement. C'est le cas lorsque je reprends simplement ce qu'elle m'a dit un instant auparavant, mais aussi lorsqu'il s'agit des affects. Elle ne sait pas trop ce qu'elle pense ni ce qu'elle ressent.

Dans ce contexte, l'association libre s'avère impossible car, me dit-elle, comment tout dire, comment trouver le bon mot ? Pour elle, dire prend la forme d'un devoir et non du plaisir de dire, elle *doit* dire, elle *doit* savoir, il y a une réponse normale que tout le monde connaît sauf elle et cette réponse est attendue par moi, faute de la trouver et supposant qu'elle va me décevoir, elle se tait et pleure.

Il y a là différentes dimensions qui empêchent le déploiement de sa parole : la question du «Che vuoi» et du rapport au grand Autre, une certaine érotisation de la pensée et l'apparition d'un vide, subitement elle ne sait plus rien, sans qu'il soit évident de discerner s'il s'agit du refoulement ou d'un refus de se confronter au désir comme sujet d'une énonciation.

Dans ce contexte, l'équivoque, le jeu sur les signifiants, l'angoissent. L'interprétation est considérée par elle comme un énoncé identifiant qui souligne sa «folie» ou en tout cas son extrême différence par rapport aux autres.

Mon discours, comme mon silence, est interprété dans le registre de l'énigme du désir de l'Autre, suscitant l'angoisse face au manque de l'objet, face à l'impossible consistance du grand Autre.

Dès lors, la question n'est pas de la rassurer sur le fait que je ne vais pas la juger car c'est impossible mais de la rassurer sur le statut de la parole elle-même. Cela fit l'objet de nombreuses séances avant que, sans vraiment y réfléchir, je lui demande à brûle-pourpoint de me parler d'un objet se trouvant dans la pièce, à quoi lui fait-il penser, sa forme, son allure, sa couleur, ensuite, et c'est là le point important, je me suis livré au même exercice. Dans un second temps, je lui demande d'amener en séance un objet qu'elle aime. Après quelques semaines, elle apporte une peinture abstraite réalisée par elle quelques années auparavant lors d'un atelier et nous refîmes l'exercice d'associer tous les deux autour de cet objet.

Ces deux « événements », que je qualifie comme tel vu leur surgissement inattendu dans la cure, lui permettent d'expérimenter une parole vivante et non plus mortifère comme ce fut le cas dans son histoire. Dans ce sens, la parole nomme, décrit, transmet, rend le dialogue et la rencontre possibles comme le mensonge et

le malentendu. Il s'agit d'introduire un écart entre le dit auquel Axelle est rivée avec son lot de préoccupations sur l'erreur, le ridicule et la honte, et le dire qui est l'acte où se révèle le sujet. Comme nous l'indique Lacan³, la parole ne trouve pas son appui du lieu du message, de la communication, mais bien du lieu de l'Autre, c'est de ce lieu que le sujet reçoit l'authentification de son message quoique sous une forme inversée.

Par ailleurs, d'autres interventions dans la réalité furent également nécessaires notamment autour de l'histoire d'Axelle. Effectivement, elle a subi dans son enfance un important traumatisme et le scénario dans lequel cela s'est déroulé semble se répéter dans certains événements de sa vie actuelle. Comme si, dans des situations très diverses, elle remettait en scène l'épisode de cette époque. Il s'agit d'entendre cela dans le registre de la compulsion de répétition⁴, c'est-à-dire comme une tentative, néanmoins vaine, de symboliser cet élément traumatique de son histoire. Nous avons travaillé longuement cette question, mais de nombreux points d'ombres subsistent autour des circonstances réelles de cet événement. Dès lors, je lui ai demandé de mener une enquête auprès des acteurs de l'époque. Il faut mesurer ici la difficulté que cela représente pour elle, même s'il est simplement question d'oser demander, de s'exprimer clairement, de manière à être compris par ses interlocuteurs.

À partir de ces éléments, il s'agit de venir combler les lacunes, les blancs, les vides comme de rectifier les erreurs dans le récit de l'histoire infantile d'Axelle. De construire, dans le sens de Freud⁵, c'est-à-dire de présenter à Axelle un récit sur la période oubliée et dirais-je archaïque de son histoire pulsionnelle, période inaccessible pour elle. Tel est le travail de l'analyste, dit Freud, « qu'il devine ou, plus exactement, qu'il construise ce qui a été oublié »⁶.

Par ailleurs, ces interventions dans la réalité permettent de faire entendre à Axelle que la parole est possible, que chaque « dit » peut être repris ensuite, que l'on peut y apporter des éclairages nouveaux, en modifier le cours, de lui faire entendre que la parole est vivante et que sans cela on ne peut rencontrer

3. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in « *Ecrits* », Paris, Seuil, 1966.

4. Il s'agit ici de la répétition inconsciente des circonstances, du scénario, d'un traumatisme ancien. Dans ce sens, la compulsion de répétition agit ici non pas pour satisfaire la pulsion de mort mais bien pour faire entendre aujourd'hui ce qui n'a pu être entendu hier. Dès lors, cela peut devenir un moyen de produire de la « marque », à défaut d'une assise signifiante suffisante soutenue par le Nom-du-Père.

5. S. Freud (1937), « Constructions dans l'analyse » in « *Résultats, idées, problèmes, Tome 2* », Paris, PUF.

6. Ibidem, p. 237.

quelqu'un.

C'est un peu comme si les lois de la parole ne lui avaient pas été transmises et qu'il s'agissait maintenant d'y remédier. Peut-être pourrait-on parler d'un travail de « corporéisation » de la parole, afin que celle-ci ne soit plus simple pensée, mais qu'elle trouve à s'incarner dans un corps désirant soumis aux lois du langage.

Dès lors, j'opte pour une présence plus active, intervenant fréquemment dans la réalité (notamment dans le domaine scolaire ou plus généralement des relations humaines), utilisant très fréquemment l'humour, et donnant parfois mon avis. Il m'arrive également, lors de grands moments de désespoir, de souligner son évolution, en prenant appui sur l'évolution de sa manière de me parler, comme signe de la présence du vivant en elle. Je fais l'hypothèse du sujet en elle, mais il me semble important de le lui dire d'une manière ou d'une autre pour lui signifier que moi aussi je n'échappe pas à cette convocation par la parole.

Dans le même sens, je lui ai offert la possibilité de me téléphoner lors de moments particulièrement difficiles, tentant de réaliser par là une brèche face sa difficulté à consentir à la castration de l'Autre maternel, en déplaçant la question de la dépendance à l'Autre dans le champ du transfert. Elle a utilisé cette proposition à de nombreuses reprises, me téléphonant pour des choses en apparence futiles mais aussi lors de moments de crises majeurs.

2. La question de l'acte

Le travail avec Axelle est émaillé d'actes qui portent relativement atteinte au cadre lui-même. Effectivement, elle arrive systématiquement en retard et rate fréquemment ses séances, sans prévenir et sans explications, séances qu'elle paie à chaque fois. Elle dira qu'il lui est possible de venir si elle sait qu'elle peut ne pas venir, signifiant par là sa crainte d'être sous l'emprise du désir de l'Autre.

Il lui arrive également de s'absenter pendant plusieurs semaines sans donner signe de vie, m'obligeant à intervenir, à lui écrire. Elle me signifia que sans cette intervention, elle aurait été dans l'incapacité de poursuivre le travail tant elle avait honte de s'être absentée ainsi. Dans ces cas, je lui fais payer toutes les séances manquées, c'est-à-dire mêmes celles dont le rendez-vous n'a pas été convenu, en lui précisant que j'agissais de la sorte parce qu'elle n'a rien dit, par exemple autour des difficultés qu'elle a à venir dans un moment où elle est fort occupée par ses études. Cette position quelque peu radicale me permet à nouveau de souligner l'importance de la parole et de l'échange.

Mais le travail, chose plus étrange, est aussi émaillé par mes propres actes. Est-il utile de préciser ici que ce n'est pas dans mes habitudes de travail mais que cela s'imposa à moi de la surprendre par des actes. À titre d'exemple, je constatai,

un jour, qu'il n'y avait plus de mouchoirs en papier dans mon bureau. En allant chercher Axelle dans la salle d'attente muni d'une boîte de kleenex neuve, je la lui tendis brutalement, après un moment d'étonnement, elle éclata de rire et emporta la fameuse boîte dans mon bureau. Il ne s'agissait pas d'un acte programmé, mais plutôt d'une surprise réciproque, tout cela s'étant décidé pour moi en quelques secondes.

De la même manière, je la salue tantôt chaleureusement avec une poignée de main tantôt en lui disant simplement bonjour, affichant une certaine froideur. Cette alternance la déconcerte car, dans son fantasme, la vie devrait être régie par des règles claires, explicites et immuables.

Ces actes que j'ai posés ne viennent-ils pas en échos avec le fantasme d'Axelle, fantasme de contrôle et de toute-puissance. Ce « lacher-prise », ce « hors-cadre » qui est alors le mien n'a-il pas pour fonction de lui indiquer une voie, lui indiquer, par exemple, que l'on peut aussi se laisser déloger sans que cela n'ait de conséquences extrêmes pour soi ou pour l'autre.

3. L'évolution du travail

Progressivement, son rapport au langage a changé et elle peut maintenant s'exprimer plus facilement, en associant plus librement. Il lui est alors possible d'exprimer ses sentiments à mon égard dans le sens de l'opposition comme dans celui du transfert positif.

Dans une certaine mesure, le masochisme, dans le sens du retournement de la pulsion sur la personne propre, semble moins à l'avant-plan et l'agressivité davantage adressée.

Progressivement, Axelle prend distance par rapport à ses parents, dans des circonstances parfois assez rocambolesques. Elle a tenté à plusieurs reprises de trouver un logement sans jamais vraiment y parvenir, partageant son temps entre ce lieu et la maison familiale. Elle me dira combien il lui est difficile d'investir un autre lieu, une phrase à entendre me semble-t-il comme une véritable métaphore de sa difficulté à consentir à la barre sur le grand Autre, à consentir au manque dans l'Autre et, comme nous l'avons vu, à venir habiter le lieu de l'Autre. Néanmoins, sa situation évolue et elle s'autorise, progressivement, à poser des actes et à dire des paroles qui engagent sa vie.

Par ailleurs, il me semble important de préciser que les interventions particulières que j'ai décrites ci-dessus correspondent à un moment de la cure. Il s'agit d'un temps initial, qui a duré quelques années, et qui a permis ensuite à ce qu'Axelle habite son discours et puisse commencer à élaborer à partir de ses propres associations. Il apparaît que dans un second temps, nous en soyons venus à une cure plus « classique ».

4. Quelques remarques théoriques

Ce travail m'a rappelé le commentaire du germaniste Georges-Arthur Goldschmidt qui précisait, lors d'un récent colloque d'Insistance sur l'*Hilflosigkeit*⁷, que le mot « Hilflos » peut évoquer « l'orphelin sans recours », celui qui est démuné face aux excitations endogènes et en attente d'une « personne secourable ».

Axelle m'apparaît bien dans la position d'une orpheline constamment en recherche et en attente de sa mère comme personne secourable. Ce n'est peut-être pas étonnant de constater qu'elle utilise le même signifiant, « la mouise », pour qualifier ce qui relève du maternel, du contact avec sa mère et le registre symptomatique où elle se sent coincée, dans l'impossibilité de penser et d'agir. Il s'agit de construire avec Axelle la possibilité d'un lien mais d'un lien qui ne devienne pas agrippement défensif. Dès lors, il me semble nécessaire de soutenir la *Bejahung*⁸, en intervenant activement et en considérant le transfert comme un espace où à partir des sensations, des impressions corporelles et des associations de l'analyste et de l'analysant, des signifiants peuvent être introduit afin de contribuer au nouage du réel et de l'imaginaire avec une trame symbolique constituée par le transfert et dans le transfert et qui permet alors à Axelle d'advenir comme sujet barré.

Il est manifeste, dès lors, que la position que j'occupe dans le transfert ne va pas dans le sens de Lacan quand il dit que l'analyste doit faire le mort, présentifier la mort.

Certes, le silence est également présent dans le travail avec Axelle même si je ne l'ai pas développé ici. Mais ma position active, dans la parole, s'est imposée face au rapport particulier d'Axelle à la parole et à ce qui m'apparaît comme une défaillance du narcissisme primaire, comme un défaut de l'Autre à la reconnaître comme sujet devenant, ce qui lui aurait permis de s'inscrire ailleurs que dans le seul axe imaginaire. D'une certaine manière, on pourrait dire qu'elle s'est identifiée à outrance au regard de sa mère comme dans une attente infinie de cette parole émanant de l'Autre du miroir.

En outre, sans que l'on puisse, me semble-t-il, parler de psychose, on peut évoquer un défaut, au niveau du désir de la mère, dans la transmission du Nom-du-père⁹. Bien sûr, la question de la structure se pose ici, peut-être faut-il envisa-

7. Traduit dans les anciennes traductions par « détresse primordiale » et dans les traductions plus récentes par « désaide ».

8. La *Bejahung* est l'affirmation primordiale, l'incorporation signifiante à l'origine du sujet. Cela renvoie au texte de Freud sur la négation et à la question du jugement d'existence et du jugement d'attribution.

9. Pour des raisons de confidentialité, il ne m'est pas possible d'en dire plus ici.

ger qu'il s'agisse d'une phobie, certes avec des relents mélancoliques, mais une phobie qui porte sur la parole elle-même ou sur la vie, le retournement sur le sujet d'un désir de mort adressé à l'Autre, à défaut d'une possibilité d'établir une séparation.

Comme le dit Diamantis, « l'étape phobique dénote un état où l'on est menacé de ne plus pouvoir disposer psychiquement de la négation : on ne peut argumenter contre ce que l'on craint, la pensée est envahie par la terreur, rien ne peut être exclu, tout peut arriver. »¹⁰ La conséquence en est vertigineuse puisque faute d'une inscription de la négation, le langage lui-même perd tout pouvoir.

Faute de pouvoir se différencier de cette place d'être le tout phallique de sa mère, Axelle ne peut s'approprier les signifiants de l'Autre pour les subjectiver.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre les propos de Bergès qui, relisant le stade du miroir, insiste sur le fait que c'est la mère qui doit chuter comme double de l'enfant¹¹ ; « Tu n'as plus besoin de moi pour te voir », avec l'importance rappelée ici de la négation dans la constitution du sujet. Encore faut-il que le narcissisme de la mère puisse supporter une telle chute.

Sans doute est-il également question de chute ou de dessaisissement lors de ces interventions sur la parole et par la parole ou lors de ces actes posés, véritables moments de surprise. Au-delà de la question qui pourrait se poser à cet endroit d'une certaine « soumission » à une doxa psychanalytique qui trouverait son appui sur le discours du Maître, il s'agit davantage, pour l'analyste, de consentir et de traverser une certaine angoisse.

En outre, s'il est requis de l'analyste d'être désirant, et tel est bien le fil du travail avec Axelle, encore faut-il qu'il ne soit pas jouissant, tel en est l'éventuel écueil. Ici se pose la question du fantasme de l'analyste et de la manière dont il a pu en faire l'épreuve lors de sa propre cure afin que le désir à l'œuvre soit bien « un désir averti¹² » mais surtout un désir qui ait pour cause qu'il y ait de l'analyse.

10. I. Diamantis, « *Les phobies ou l'impossible séparation* », Paris, Flammarion, coll. Champs, 2003, p.30.

11. J. Bergès, G. Balbo, « *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivisme* », Ramonville Saint Agne, Erès, 1998, p 43-44.

12. « Ce que l'analyste a à donner, contrairement au partenaire de l'amour, c'est ce que la plus belle mariée du monde ne peut dépasser, à savoir ce qu'il a. Et ce qu'il a, ce n'est rien d'autre que son désir, comme l'analysé, à ceci près que c'est un désir averti. », in J. Lacan « *Séminaire Livre VII - L'éthique de la psychanalyse* », Paris, Seuil, 1986, p. 347.